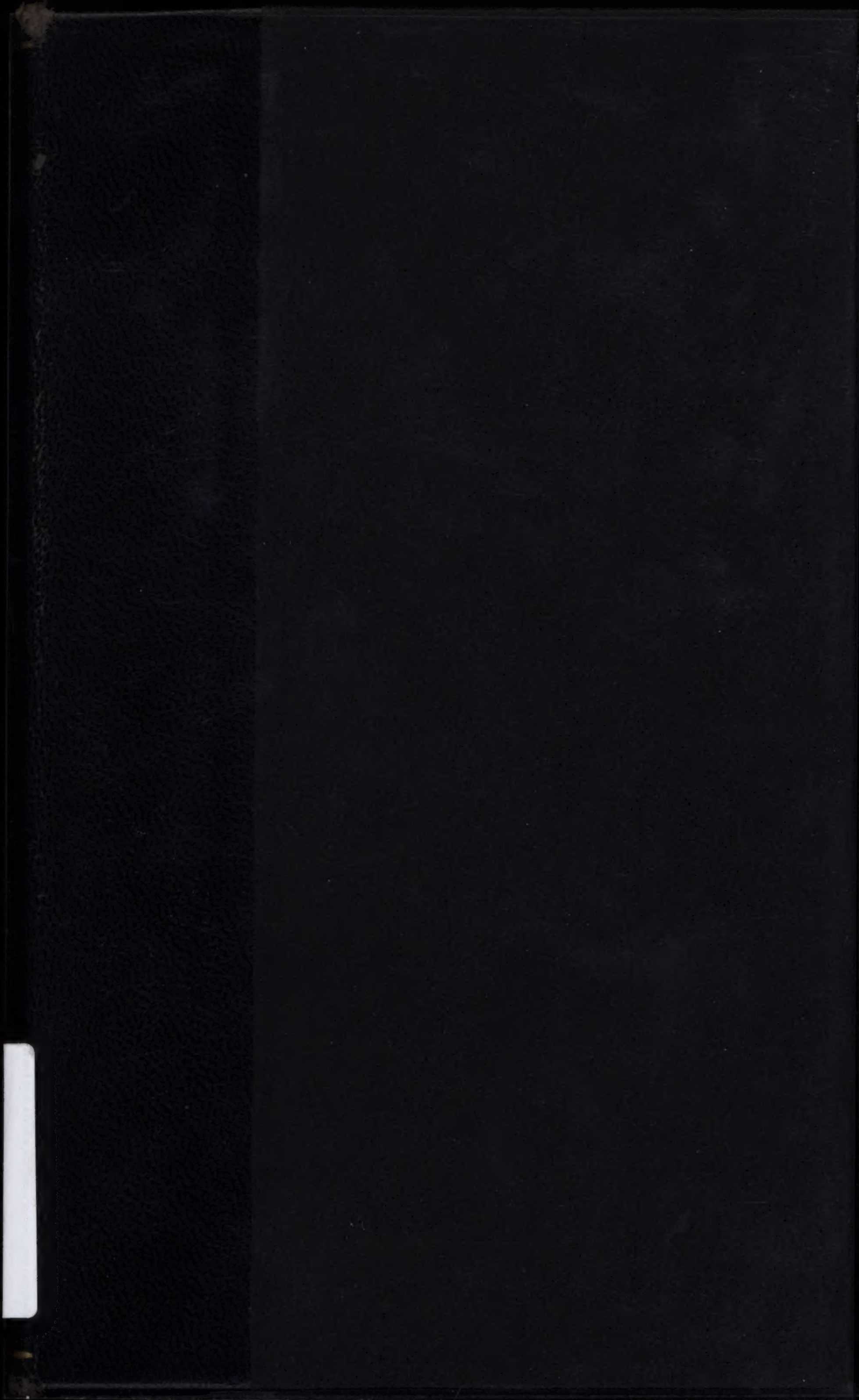
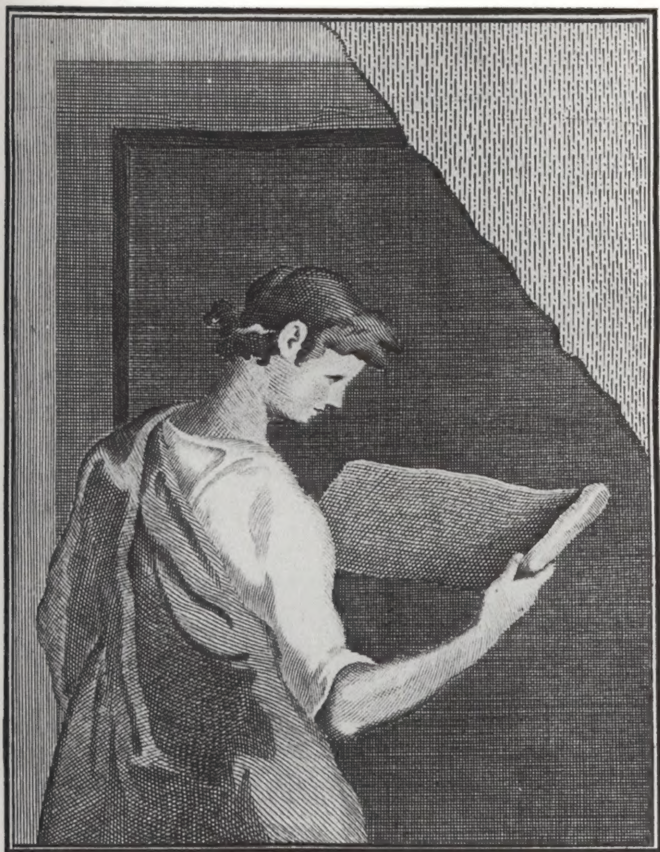




VOYAGE
EN ITALIE
DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DE CELLE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

ET AUTEUR DU VOYAGE D'ANACHARSIS;

IMPRIMÉ SUR SES LETTRES ORIGINALES

ÉCRITES AU COMTE DE CAYLUS:

Avec un Appendice, où se trouvent des morceaux inédits de WINCKELMANN, du P. JACQUIER, de l'Abbé ZARILLO, Académicien d'Herculanum et Antiquaire du Roi de Naples, et d'autres Savans;

PUBLIÉ PAR A. SÉRIEYS, BIBLIOTHÉCAIRE DU PRYTANÉE,

Et communiqué pendant l'impression au Sénateur, neveu de cet Académicien, et au Directeur de la Monnoie des Médailles, son compagnon de voyage en Italie.

À PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Lib., rue Hautefeuille, n°. 20.

AN X (1801)

VOYAGE

EN ITALIE

DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les deux* exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce premier frimaire, an X de la République Française.

Buisson

No. IV.

Beaucoup de savans, d'artistes et d'amateurs ont écrit sur les antiquités d'Herculanum; mais il s'est trouvé dans les porte-feuilles du comte de Caylus, au sujet de ces ruines, des jugemens qui ne sont point connus. Je crois bien mériter des arts, en les rapportant précédés de l'examen du cabinet de Portici, par Barthelemy, particulièrement relatif aux manuscrits.

« Tous les monumens trouvés à Herculanum, sont rassemblés dans les cabinets que sa majesté sicilienne fait construire à Portici. Ceux à qui la garde de ce dépôt est confiée, fidèles aux ordres de ce prince, ne laissent prendre aucune note, et rien ne peut tromper leur vigilance. On n'a donc que la liberté de se rappeler à loisir ce qu'on a remarqué de plus essentiel, et de négliger des détails dont la plus heureuse mémoire ne pourroit se charger qu'au préjudice des articles plus considérables. On en peut juger par l'état sommaire de tous les monumens d'antiquité contenus dans les cabinets de Portici. Environ huit cents morceaux de peinture, trois cent cinquante statues, bustes,

têtes de différentes grandeurs, soit de bronze, soit de marbre ; sept cents vases différens par la forme ou la grandeur, presque tous de bronze, et la plupart destinés aux usages de la vie civile ; une vingtaine de trépieds de bronze, environ quarante candelabres ou chandeliers de la même matière, sur lesquels on posoit les lampes qui éclairoient les appartemens ; huit cents manuscrits, et six cents autres morceaux, comme des lampes, des instrumens, des anneaux, des bracelets, des colliers, des miroirs, etc.

» Parmi les statues dont j'ai parlé, je comprends dans ce nombre toutes les petites figures de bronze ou de marbre, multipliées aujourd'hui dans presque tous les cabinets d'antiquités. Ces sortes de monumens ne méritent de l'attention, que lorsqu'ils représentent des formes élégantes, lorsqu'ils font connoître des attributs propres à caractériser les divinités des anciens ; enfin, lorsqu'ils restituent l'exacte ressemblance de ces hommes célèbres dont nous admirons les actions ou les écrits. Je me contenterai de citer quelques petits bustes qui portent les noms d'Epicure, de Zénon, de Démosthène et du philosophe épicurien Hermachus. Les statues de grandeur naturelle sont au

nombre d'environ quarante, dont près de la moitié est en bronze, et le reste en marbre. Parmi ces dernières, on a beaucoup célébré la figure équestre de Nonius Balbus, que sa majesté sicilienne a fait placer dans le vestibule du cabinet de Portici. Les artistes conviennent tous du mérite de ce monument, et ne craignent pas de le comparer au Marc-Aurèle du Capitole: c'est en donner une grande idée. On a découvert une autre figure équestre de marbre, mais fort mutilée, et qu'on a restaurée avec un art infini. Parmi les statues de bronze, on peut remarquer deux figures de jeunes gens, d'environ quatre pieds de proportion, trouvées sur les bords d'une fontaine : ils sont dans l'attitude de personnes prêtes à se jeter dans l'eau; l'expression, le dessin et le travail en sont admirables. Les autres statues ont aussi de grandes beautés. Dans celles qui paroissent n'avoir représenté que de simples particuliers, on aperçoit une manière de vêtemens assez semblable à celle qui est encore en usage aux environs de Naples.

» Il paroît que, dans l'éruption du Vésuve qui combla la ville d'Herculanum, les habitans eurent le temps d'échapper au danger, et de sauver la plupart de leurs effets : voilà ce qui

fait qu'on n'a point trouvé de bijoux en or, et qu'on n'y a découvert que de petits vases en argent. Ceux de bronze sont en très-grand nombre, et, en général, d'un contour agréable et d'un travail excellent. Les ornemens y sont diversifiés en cent façons différentes, mais toujours avec sagesse : tantôt ce sont des feuillages incrustés en argent, qui circulent sur le bord ou au col du vase ; tantôt ce sont de jolies petites figures entrelacées, qui tiennent lieu d'anses : la plupart sont en forme d'aiguière, d'écuelle, de soucoupe. Les antiquaires qui, pour relever le prix de leurs travaux, veulent ennoblir tout ce qu'ils expliquent, regardent pour l'ordinaire ces monumens comme des vases de sacrifices ; mais la quantité qu'on en découvre tous les jours dans la ville d'Herculanum, prouve qu'ils étoient simplement destinés aux usages de la vie civile. Le soin qu'on a pris de les embellir, prouve en même temps que le goût des Grecs ne se bornoit pas aux grands ouvrages, mais qu'il s'étendoit jusqu'aux plus petits objets. Il en est un qu'il ne faut pas oublier ; il consiste en des balances de différentes façons, et sur-tout en deux pieds de bronze, qui contiennent environ onze pouces de notre pied de roi. Un pain fixe aussi l'attention des

curieux ; on y trouve une inscription qu'on verroit à peine, si on pouvoit l'examiner sans obstacle, et qu'on voit encore moins depuis qu'on l'a recouverte d'une glace : cette inscription contient deux lignes. J'ai cru lire, dans la seconde, le mot latin qui signifie pois chiches. Il paroît que la police ordonnoit de marquer, sur chaque pain, le genre de farine dont il étoit composé.

» Au reste, toutes les différentes classes de monumens déterrés à Herculanum, feroient la matière de plusieurs articles; mais je ne m'arrête qu'aux manuscrits, comme étant les plus essentiels. Pour en avoir d'abord une juste idée, il faut concevoir une bande de papier plus ou moins longue, large d'environ un pied. On distribuoit sur la longueur de cette bande plusieurs colonnes d'écriture, séparées entr'elles et allant de droite à gauche. On la rouloit ensuite, mais de façon qu'en ouvrant le manuscrit, on avoit sous les yeux la première colonne ou page de l'ouvrage, et que la dernière se trouvoit dans l'intérieur du rouleau.

» Les manuscrits d'Herculanum furent trouvés dans la chambre d'un palais qu'on n'a pas encore achevé de fouiller. Ils sont de papier d'Egypte, et noirs comme du charbon. On

fut long-temps sans connoître le moyen de les dérouler, et, dans cette incertitude, on prit le parti d'en couper quelques-uns dans toute leur longueur, comme si on divisoit un cylindre, suivant la direction de son axe. Cette opération laissoit apercevoir distinctement l'écriture; mais les manuscrits furent entièrement perdus Les différentes couches de papier étoient tellement collées ensemble, qu'on les réduisoit en poussière en les détachant, et tout ce qu'on pouvoit se promettre par cette voie, c'étoit de conserver une seule page ou colonne d'un manuscrit qui en contenoit peut-être cent.

» Il se présenta, dans ces circonstances, un moine industrieux et patient, qui proposa un moyen de dérouler entièrement les manuscrits. Il fit des essais qui demandoient beaucoup de temps, mais qui réussirent; il les continue avec le même succès et la même lenteur. Il cherche le bord extérieur du manuscrit; il y attache plusieurs fils de soie qu'il roule autour d'autant de chevilles engagées dans un petit châssis; il tourne ces chevilles avec précaution, et le manuscrit se déplie imperceptiblement. On ne doit pas compter sur les premières couches de papier, elles sont déchirées ou pourries. Il faut

parvenir à une certaine profondeur, et rencontrer la partie du manuscrit qui n'est que calcinée. Quand on a déroulé quelques colonnes, on les coupe et on les colle sur de la toile. Il faut plusieurs mois pour déplier un de ces manuscrits; et depuis le temps qu'on y travaille, on n'a pu sauver que les trente-huit dernières colonnes d'un ouvrage grec contre la musique, fait par un nommé Philodémus, dont il est parlé dans Strabon et dans d'autres auteurs anciens [1]. Son nom et le sujet de son livre se sont heureusement trouvés à la fin du manuscrit. Ces trente-huit colonnes ont quelques petites lacunes; mais, en général, l'écriture en est très-belle et très-lisible.

» On montre aussi deux autres colonnes de deux manuscrits grecs, qu'on avoit partagés avant qu'on eût le secret de les dérouler. L'une et l'autre paroissent avoir fait partie d'un traité de philosophie. Celle que j'ai examinée avec le plus de soin, contient vingt-huit lignes;

[1] M. Charles Rosini a publié à Naples, en 1793, le troisième livre de cet ouvrage : *Περὶ μουσικῆς*, sur lequel M. Schutz, professeur à Iéna, s'est empressé de faire des observations qui ont paru en 1795. Voilà donc le seul fruit qu'on ait encore retiré de la découverte presque miraculeuse de tant de manuscrits !

j'en ai retenu vingt-trois que j'enverrai incessamment à l'académie. J'ai tâché de retenir aussi la forme des lettres et le nombre que chaque ligne en contient, et je ne crois pas m'être trompé : au reste, cette page ne m'a paru renfermer que des généralités sur les philosophes, et le nom d'Epicure qui s'y trouve cité avec honneur. Le manuscrit que l'on déplie actuellement, paroît être un traité de rhétorique : on y distingue du moins ce nom en plusieurs endroits [1] ».

(*Extrait des Notes de Barthelemy.*)

[1] Pour faire connoître le sort des manuscrits dont Barthelemy vient de parler, je rapporterai l'extrait de trois lettres du secrétaire de l'ambassade de France à Naples, chargé d'en prendre des informations.

La première est du 1er juin 1786. « Les *papyrus*, que M. Bertin a su qui avoient été jetés à la mer, sont ceux qu'un mauvais chimiste avoit dissous par une préparation mercurielle, en voulant les rétablir comme ils étoient avant l'embrasement : c'est une perte sans ressource. S'il étoit arrivé qu'on eût jeté en mer des rouleaux entiers, ils n'auroient pu se conserver dans l'eau. Les rouleaux en charbon ne sont que du papier brûlé; ils ne résisteront pas un siècle au grand air : jugez ce qu'ils seroient devenus dans la mer, etc ».

Dans une lettre antérieure du 15 août 1785, ce même secrétaire disoit : « Sur environ quinze à dix-huit cents

rouleaux déterrés, douze cents ont été détruits par un ignorant, qui prétendoit leur rendre, avec une drogue, ce que le feu avoit ôté. Il reste encore quatre à cinq cents rouleaux; plusieurs sont très-endommagés. Les quatre qu'on copie sont les mieux conservés: il y aura pourtant des lacunes assez nombreuses. L'on ne s'est point avisé d'aller chercher les titres des ouvrages, pour s'attacher au plus intéressant. Ceux que l'on travaille â copier, depuis plus de vingt ans, ne nous apprendront pas grand'chose. Il y a sans doute des milliers de rouleaux semblables sous les ruines, qui n'ont pas été fouillées, d'Herculanum, de Pompéia et de tant d'autres villes ou maisons de campagne des environs du Vésuve. C'est où l'on doit retrouver tous les livres de l'antiquité qui nous manquent. Ce fonds est certainement trop vaste pour les savans de Naples; il y a du travail pour eux et pour tous les académiciens de l'Europe ». Enfin, dans une dernière lettre du 11 octobre 1787, il dit encore: « Sur environ quinze cents *papyrus* tirés d'Herculanum, et conservés dans le cabinet de Portici, il y en a plus des deux tiers qu'il sera impossible de dérouler; ils se trouvoient pressés; les feuilles ne forment qu'un morceau de charbon: dans l'autre tiers, plusieurs sont endommagés; le noyau seul est bon. D'autres qu'on a essayé, d'une manière barbare, d'ouvrir avec un couteau, ont souffert. Le nombre de ceux, àpeu près entiers, où il n'y a que des lacunes, n'est pas très-considérable. L'académie établie pour l'explication des antiquités d'Herculanum, va faire déraciner et copier le commencement de chaque manuscrit, afin de connoître de quelle matière il traite ». C'est par-là que

Notizie sopra la Citta d'Eraclea, ò Ercolano.

« Corre or il settimo anno che da M. S. fù ordinato lo scavo dell' Ercolano, citta che non si sà se per terre moto, o per una delle maravigliose, e anchè a nostri di succedute alluvioni ignee del Vesuvio e rimasta sepolta frà la stesse sue rovine; settanta e piu palmi romani di sotto al suolo, sù cui presentemente si passa, si sono scuoperti gl'avanzi suoi. Si riconoscono edifici publici di struttura maravigliosa, e di molta ampiezza; però a riserba d'un solo tempietto, ove era una statua di Giove d'oro, con quantita di voti, ed un teatro che è conservatissimo, tutti gli altri edifici sono dirutti e rovinati. In ogni cosa vi domina un gusto greco, ed una architettura molto regolare, il che fa credere essere lavori posteriori a gli Etrusci, che l'habitarono, come si rileva da una medaglia collà legenda Etrusca

l'on auroit dû commencer. Winckelmann a dit aussi des choses fort judicieuses dans ses Lettres sur les découvertes d'Herculanum, au sujet de ces mêmes manuscrits. (*Note de M. de Sainte-Croix.*)

dissegnata, e publicata del signor Gori. E grandissimo il numero delle statue ivi trovate, ed il teatrino, i Giardini, le scale del vicino real palazzo di Portici già ne sono ornatissime. Nello scavo lavorano guastatori di Francia. Fra le statue sono singolari sei consolari, una Venere Anadiomene, un Satiro, ed un gruppo di maschere sceniche. Ma sopra tutte la statua equestre di M. Nonio loro proconsule in tutta la provincia, che supponessi s'estendesse dall'Ercolano al promontorio di Minerva oggi massa Labrense. Questa gran miniera poi hà somministrato a S. M. cio che niun altro sovrano certamente possiede, cioè otto statue di bronzo collossesche rappresentanti persone della casa e famiglia dell' Augusti, le quali sono ristaurate da un statuario. Quel chè chiamera quà ogni curioso viaggiatore sono le bellissime pitture trovate sù i muri dell'Ercolano segate, e riposte in tante casse di legno, che adornano quattro stanze da capo a fondo in Portici di pitture oltre modo eccellenti. Tra questi vi si vedono 53 pezzi di tal conservazione che paiono fatti da pochi anni; da questo si è apreso che gl' antichi havevano tutta la cognizione della prospettiva e della precizione dell' ombre, cosa ignota fin' ora. El dissegno e sempre esattissimo, ed ora è Greco,

ora Romano. Vi è un sacrificio egizio che affatto non hà prezzo. Niuna cosa è però Etrusca. Gli utensili e i mobili di casa sono infiniti, e tutti belli tripodi, patere, urceoli, caldaie, campane, candelabri, sedie curruli, etc. Non parlo dell' are, de cippi, delle medaglie e delle iscrizioni per che non finirei. Tra queste sono considerabili due clebisciti però franti e smezati. Un decreto del Giannasiarca, sù i giuochi atletici. Chi si applicarà all' illustrazione di tutto ciò averà molto da fare se vorra supplire le lacune. Vi sono pare due oneste missioni molto ben conservate. Si e trovato pure un forno con entro un vaso di metallo pieno di grano abbruciato, e una pagnotta di pane abbronzita ed indurita. Questo fa credere ch' Ercolano sia stato consunto igni come dice Plinio piu tosto che per terre moto. Chi prende piacere nello studio delle cose naturali, averebbe di che divertersi. Sotto le rovine si e scoperto il fiume che intersecava la citta, e che mette foce in mare molti palmi sotto il lido presente. Frà un anno uscirà alla luce la desideratissima opera di monsignor Baiardi in cui verrà dilucidata l'origine d'Ercolano, i suoi progressi, la sua rovina con tutto il di più che può bramarsi. Essa consisterà in 5 tomi in foglio nel quarto verranno intagliate le statue

e pitture per mano di più eccellenti scultari, quali attualmente stanno travagliando incidendole in rame per ordine di S. M. »

Voici ce qu'écrivoit, en 1754, au comte de Caylus, M. Verrier, de Tours, l'un des correspondans les plus intimes du comte, et de l'abbé Barthelemy :

Tours, le 8 mai 1754.

« J'ai visité bien scrupuleusement la ville souterraine d'Herculanum : j'ai fait plus ; pour ne laisser rien à désirer à ma curiosité, j'ai intéressé le concierge, pour me promener par-tout dans les endroits interdits à tout ce qu'on appelle étranger. Il ne m'a jamais paru possible qu'un trésor aussi précieux pût échapper au désastre que le feu du Vésuve a causé dans cette ville ; en voici les raisons, que je vais abréger le plus qu'il me sera possible, pour ne pas vous ennuyer :

» Lorsque l'irruption se fit sous l'empereur Tite, il jeta en avant une prodigieuse quantité de cendres, qui, portée sans doute par un vent de nord, se rabattit en grande partie sur Herculanum, dont l'assise n'étoit qu'à une éléva-

tion très-modique du niveau de la mer. Cette ville en fut, pour ainsi dire, inondée, et la lave de l'irruption, conduite par sa pente sur les cendres qui couvroient cette ville, les consolidèrent, et par sa chaleur, et par son propre poids. Dans quelques endroits, cette lave a six, huit, dix, et, dans d'autres, jusqu'à douze pieds et demi d'épaisseur; c'est une matière vitrifiée et d'une dureté qui souffre le poli. Tous les objets que l'activité du feu n'avoit pu permettre aux habitans d'enlever, en se sauvant, se doivent donc trouver dans l'espace que les cendres occupent; et c'est aussi en les brisant (car le laps du temps leur a donné une consistance de pierres tendres), que l'on trouve la plupart des antiquités que l'on cherche, soit dans les maisons, soit dans les temples, soit dans les amphithéâtres, car elles remplirent jusqu'aux endroits les mieux fermés, puisque par-tout on les trouve sans aucun vide, du moins jusqu'à ce jour; ce qui ne me paroît point surprenant dans un pays brûlé, et par l'ardeur du soleil, et par le voisinage d'un volcan, et où l'on a toujours besoin, pour respirer, de prendre l'air extérieur, joint à ce que l'on ne connoissoit pas l'usage du verre pour se renfermer. Dans cette position, la cendre, échauffée par la masse

énorme de la lave qui la fouloit, a dû prendre un degré de chaleur assez considérable pour réduire en charbon toutes les matières combustibles, telles que les portes, les poutres, les soliveaux, etc. Aussi voyons-nous que le feu, n'étant point aidé de l'air extérieur, au lieu de les réduire en cendres, a réduit toutes ces matières en véritables charbons qui subsistent tous, et que l'on y voit par-tout à mesure que l'on découvre. Or, si le bois est dans ce cas, les manuscrits qui étoient d'une destruction bien plus facile encore, ont bien moins résisté que lui à l'activité du feu : j'en ai vu plusieurs retirés des cendres, et desquels à peine on déchiffroit quelques mots, en les enlevant par feuilles, comme une oublie roulée sur elle-même et que l'on voudroit déplier. Figurez-vous un morceau de papier écrit brûlé, dans lequel on découvriroit encore quelques mots dont l'alun qui domine dans l'encre, conserve encore quelque empreinte. J'en ai vu et manié plusieurs dans ce cas, entre les mains d'un jeune homme qui travailloit à les déchiffrer ; mais il m'avoua qu'il étoit bien heureux quelquefois d'attraper un mot ou deux sur un seul morceau du cornet qu'il enlevoit à mesure ; que souvent même, en voulant en enlever un, il en emportoit dix

autres. Le cœur me saignoit en voyant cette besogne; et mon esprit travaillant à trouver quelqu'expédient contre ce désastre, je lui conseillai de ne toucher à chaque charbon de manuscrit qu'avec une grande circonspection, d'avoir une table de marbre blanc, gommée d'une eau légère, et d'y dérouler son manuscrit; au moyen de quoi il lui seroit bien plus aisé d'en tirer bon parti. Il me répondit à cela, qu'il étoit si mal appointé, qu'il ne prendroit pas tant de peine, et que, sans les libéralités des curieux voyageurs, il n'auroit pas de quoi vivre dans une place qui ne seroit donnée, en France ou en Angleterre, qu'à la personne du premier mérite. Je lui fis mes largesses, et je partis. Je serois moins étonné que l'on trouvât des manuscrits à Pompéia, qui fut renversée par un tremblement de terre, où ils n'auroient pas essuyé la rigueur du feu, et pourroient s'être sauvés dans des décombres à l'abri du ravage de l'humidité; mais rien ne nous en a fait découvrir dans les débris de cette ville, depuis qu'on y fait des recherches, du moins que je sache : cependant il ne seroit pas impossible que cette ville nous en donnât, si l'on faisoit des dépenses nécessaires pour y parvenir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle nous fournit plus

de monumens de détail qu'Héraclée; et la raison en est sensible : elle fut abîmée et bouleversée par un tremblement de terre, qui ne laisse aucun loisir de sauver les objets même les plus précieux ; Herculanum eut le temps que donne la lave en se précipitant de la montagne pour s'y rendre, et ce temps est proportionné à l'espace, à l'abondance de la matière et à la pente de la montagne. Ainsi il fallut, pour gagner cette ville, trois ou quatre jours, peut-être même plus ; ce qui donna le temps de sauver les effets les plus précieux, et c'est ce qui fait qu'on y trouve tant de statues, et si peu d'or, d'argent, de pierres fines et de médailles. On débite bien des choses sur cette découverte, dont il faut au moins retrancher les trois quarts ; tout ce que j'y ai vu portoit les impressions charbonnées du feu, si je peux me servir de ce terme, excepté les matières qu'une chaleur du même degré ne peut affecter, telles que les marbres, les bronzes. J'ai cependant vu un pain qui se ressentoit médiocrement de cette impression ; mais on m'assura qu'il avoit été trouvé dans une espèce de souterrain : j'ai vu du froment, mais tout converti en charbon, et qui s'en alloit en poussière au moindre tact.

» Je me suis un peu trop étendu peut-être sur cet article; mais j'ai cru que ce témoignage oculaire d'une personne qui se pique de sincérité, ne vous déplairoit pas. Excusez, je vous prie, mon griffonnage, et me rendez la justice d'être persuadé qu'on ne peut être plus parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VERRIER ».

La lettre suivante est adressée au comte de Caylus; elle est écrite et corrigée de sa main. Les observations critiques qu'elle contient, au sujet des peintures d'Herculanum, m'ont paru mériter une place à côté des jugemens de l'abbé Barthelemy et d'autres savans.

Bruxelles, ce 20 janvier 1751.

« Vous savez, monsieur, que mon camarade de voyage avoit emporté un porte-feuille qui renfermoit quelques traits et quelques vues que j'avois dessinés l'année dernière dans mon voyage d'Italie : cette étourderie m'a mis hors d'état de confirmer par des preuves qui me paroissent incontestables, une partie de ce que vous pensez sur la peinture des anciens, et principalement sur tout ce qui est donné comme conjecture, au sujet d'Herculanum,

dans un Mémoire lu l'année passée à l'académie des belles-lettres, et que vous avez eu la bonté de me communiquer.

» Je suis parti pénétré de vos politesses, et je ne puis les reconnoître qu'en donnant une sorte de satisfaction à votre curiosité; j'entre dans votre peine; et si le nombre de ceux qui la partagent étoit une consolation, elle devroit être fort soulagée; car l'Europe entière souffre impatiemment l'attente où on la laisse, depuis dix ans, sur les découvertes de l'ancien Herculanum, ou Herculéa, comme on dit aujourd'hui à Naples, je ne sais trop pour quelle raison. Pline devoit assurément savoir le nom de cette ville; ainsi je ne la nommerai pas autrement que lui, jusqu'à ce qu'on m'ait donné des raisons valables pour autoriser ce changement. Je fais donc aujourd'hui tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'est-à-dire vous répéter avec un peu plus d'ordre ce dont je vous ai déjà parlé, comme l'ayant vu et selon que j'en ai été affecté. Je puis m'être trompé dans les jugemens que je porte; je vous jure cependant que plus j'aime les antiquités, plus je pense, même dans le plus fort de mon enthousiasme, à ne me point laisser aveugler par la prévention. Ces protestations ne prouvent rien à ceux

que l'on contredit : elles sont donc inutiles.

» Je dois vous dire, avant d'entrer en matière, que j'ai pris le parti de faire imprimer une douzaine de lettres que je vous écrivois, uniquement par paresse, ne pouvant me résoudre à en faire une copie que j'avois promise à un allemand de mes amis. L'oisiveté où je me trouve dans cette ville, par le peu de gens qui s'appliquent aux lettres et aux arts, m'a fait embrasser cette idée avec joie. Je ne m'en suis pas tenu à la petite occupation que l'impression m'a donnée : j'ai fait faire des cuivres, et j'ai gravé à l'eau-forte, plutôt encore que de les copier, les dessins que vous avez eu la bonté de regretter, qu'il m'avoit été impossible de vous montrer à Paris. Ces espèces de planches qui n'ont presque que le trait, pourront fixer vos idées et serviront de preuves aux réflexions dont vous les trouverez accompagnées. Au reste, n'oubliez jamais que ces eaux-fortes viennent d'après des dessins faits de mémoire, en sortant d'admirer le nombre prodigieux de peintures antiques conservées dans le palais du roi des Deux-Siciles, et que l'on fait voir avec une si grande rapidité, qu'il semble que les Napolitains soient persuadés que les regards trop répétés pourroient les détruire, ou leur

porter quelque dommage. Recevez donc cette bagatelle d'aussi bonne volonté qu'elle vous est offerte.

» Vous connoissez les superlatifs des Italiens, et vous avez assez demeuré dans leur pays pour avoir éprouvé leur exagération. Celle de M. Venuti n'est pas des plus foibles, quand il assure, avec une sincérité merveilleuse, que les peintures d'Herculanum prouvent que les anciens savoient parfaitement la perspective, qu'elles surpassent Raphaël pour le dessin, et font honte au Titien quant à la couleur : les idées qu'on a avec raison de Zeuxis et d'Apelle, ne peuvent guère aller plus loin. Je veux, avec plus de simplicité et moins d'emphase, vous détailler dans un moment les trois points de couleur, de perspective et de dessin ; du moins vous saurez avec vérité de quelle façon ces anciennes peintures m'ont affecté : mais auparavant je conviendrai ici, comme j'ai déjà fait à Paris, de la réflexion de votre ami, qui vous assuroit que, dans tous les cas et dans tous les temps, les peintures d'Herculanum n'ont jamais été comparables à celles des villes capitales. J'accorde à celle-ci tous les degrés de magnificence qu'elle pouvoit avoir; j'en ai même été étonné : cependant, tranchons le mot, elle n'a jamais

été qu'une petite ville, et de province encore, dont le commerce n'a jamais été célèbre.

» Si les tableaux qu'on y trouve étoient portatifs, cet argument tomberoit de lui-même; et comme on peut, absolument parlant, trouver un Raphaël, un Corrége, dans tous les endroits du monde habité, on pourroit aussi trouver un Zeuxis, un Polygnotte : mais tous les tableaux qu'on y voit sont peints à fresque, c'est-à-dire sur le mur. Il faut donc nécessairement que les artistes soient venus les travailler sur le lieu; et les premiers peintres de la Grèce, toujours rares lorsqu'il s'est agi de primer, ne sont assurément pas venus s'établir à Herculanum, comme il le faudroit, si la petite description de M. Venuti étoit véritable.

» Cette conjecture pourra, je crois, acquérir de nouvelles forces dans la suite de cette Lettre. Au reste, il n'est ici question que du degré de savoir et de mérite dont les peintres de cette ville nous ont mis à portée de juger; et quant aux peintures en général, je serois au désespoir de ne les avoir point vues : je voudrois les avoir étudiées plus long-temps; il n'est pas douteux qu'elles ne procurent à l'avenir, ainsi que les autres parties de cette magnifique découverte, beaucoup d'éclaircissemens sur les

usages, et même sur plusieurs façons de penser et de traiter l'histoire et la fable des Grecs et des Romains. Je suis cependant forcé d'avouer qu'il ne faudra pas ajouter beaucoup de foi à l'ouvrage que l'on fait à Naples, et qui sans doute paroîtra enfin quelque jour. Cette méfiance que je vous confie, ne regarde pas la façon dont ces mêmes peintures seront rendues. Je n'examine point ici les talens de ceux qui conduisent cette grande entreprise, et qui dessinent cette curieuse et rare partie de l'antiquité; mais je puis vous assurer, pour l'avoir vu et avoir été à même d'en juger, qu'ils corrigent les défauts de perspective qui se trouvent dans les originaux, et qu'ils donnent à leurs copies des effets de lumière que les anciens n'ont point du tout indiqués, ce qui pourra causer bien des erreurs. Je crois vous en avoir déjà prévenu; mais il est à présumer qu'on ne tiendra plus ces trésors de l'antiquité dans l'effroyable captivité où ils sont à présent : lorsque l'histoire à laquelle on travaille avec un si grand mystère, sera rendue publique, alors les antiquaires savans et les bons dessinateurs pourront éclairer le public par leurs études, et faire en un mot, sur ce trésor d'antiquités, ce qu'il leur a toujours été libre de faire dans tous les pays, même dans

ceux que la différence de religion et la barbarie ont rendus les moins praticables.

» Sans la disette où nous sommes par rapport aux détails de cette ville souterraine, et sans la curiosité dont l'Europe savante est généralement piquée, je me garderai bien de vous parler sur des faits aussi peu solides que des souvenirs ; mais vous me connoissez assez pour croire que, sans toutes les contraintes qu'on éprouve, je vous aurois envoyé des dessins plus exacts, et des réflexions plus dignes du public : ceci a un degré de plus qu'une conjecture, et peut passer pour une demi-preuve.

» Dans le grand nombre de peintures qu'on a tirées d'Herculanum, il en est dont les figures sont grandes comme nature ; les autres sont de toutes les proportions, depuis cette grandeur jusqu'à celle de trois ou quatre pouces. Il n'est pas douteux que ce ne soit sur les plus grands morceaux qu'on doit asseoir son jugement et ses réflexions, non-seulement parce que la manœuvre est plus développée, mais parce que ces sujets, concourant à une même action et se trouvant composés de plusieurs figures, exigent la réunion de plusieurs parties de l'art, qu'il n'est pas toujours facile d'allier pour en former un tout. Voici les sujets que j'ai pu dessiner de

mémoire; ils sont assez fidèles quant à la composition, et j'ai tâché d'y faire sentir les défauts de dessin les plus sensibles des originaux, sans cependant trop les charger : je ne leur donnerai point d'autre dénomination que celle qu'on leur donne à Naples. Malheureusement, nous ne sommes pas encore arrivés à ce point de recherches ; je ne m'embarrasse donc point aujourd'hui si le sujet attribué à quelques-uns, ne sera pas relevé et contredit dans la suite : il se peut même que celui dont je me servirai, et que j'ai copié tel qu'on me l'a donné, ne soit pas avoué par l'auteur des explications.

» 1°. Le Minotaure, qui n'a que la tête seule de taureau, est mort et renversé aux pieds de Thésée son vainqueur; plusieurs enfans baisent les mains du héros, en signe de reconnoissance.

» 2°. Une femme assise, couronnée de fleurs, appuyée sur un panier rempli d'épis, de fruits et de fleurs, figure sans doute la fertilité et l'agrément du pays qu'elle représente : Hercule est debout devant elle; il est vu par le dos. Un enfant allaité par une biche, est à ses pieds : il est vraisemblable, comme on le dit à Naples, que c'est Thélèphe fils d'Hercule. Un Faune, sur un plan plus éloigné, tenant une flûte à sept tuyaux, groupe avec la femme assise dont je

viens

viens de parler : une autre femme ailée fait le fond de la figure d'Hercule. Ce tableau est exécuté en camaïeu d'une couleur roussâtre assez rompue.

» 3°. Le centaure Chiron qui enseigne au jeune Achille à jouer de la lyre.

» 4°. Un sujet d'histoire, qu'on nomme le *Jugement d'Appius*.

» 5°. Trois femmes dont il ne reste plus que les demi-figures : le reste du tableau peut avoir été détruit ; mais il figure de façon qu'il auroit toujours été mal composé, soit que les figures aient été entières, soit qu'elles n'aient pas eu plus d'étendue. On voit dans le fond un homme dans l'eau jusqu'à la poitrine ; on veut à Naples que ce soit Pàris et les trois Déesses ; j'y consens, quoique sans rien voir qui puisse convenir à ce sujet. Je vais à présent examiner les peintures en détail, comme je vous l'ai promis, et les considérer sur toutes les parties de l'art, telles que la composition, le dessin, la perspective, la manière, la pratique et le coloris, en vous renvoyant toujours autant que je le pourrai aux cinq compositions, dont les idées se trouvent à la fin de cette lettre. Vous sentez bien que je ne me refuserai aucun des termes de ce même art, et que je paroîtrai barbare et

sauvage à celles de vos dames qui, voulant tout lire, jetteront les yeux sur ce papier. Ce ne sera point du tout ma faute; il n'est point écrit pour elles.

» Je commence par la perspective. Tous les tableaux d'Herculanum prouvent que ceux qui les ont faits n'étoient pas de grands peintres, qu'ils ne connoissoient que l'effet naturel de la vision, et qu'ils n'étoient point assez instruits des règles de la perspective. Nous savons cependant, par les auteurs anciens, qu'elle leur étoit connue. Je me rappelle seulement dans ce moment où je n'ai point de livre, que Vitruve, dans sa préface du livre VII, dit positivement que Démocrite et Anaxagoras avoient parlé de la perspective dans leurs traités sur la scène des Grecs; et quand nous n'aurions pas une preuve si forte, si précise, comment pourroit-on se persuader que les Grecs, ce peuple si fin et si délicat, accoutumé à voir de si belles choses, pussent soutenir une représentation faite pour tromper la vue, aussi défectueuse que le doit être une décoration qui blesse l'œil perspectif? Il en faut nécessairement conclure que les peintres qui ont travaillé à Herculanum, n'étoient pas des meilleurs artistes, puisqu'ils n'étoient pas instruits de toutes les parties de leur art;

enfin, c'est le cas de dire qu'ils n'étoient pas de *grands grecs.*

» On peut d'autant plus avancer cette critique, qu'elle tombe sur un grand nombre de tableaux d'architecture, que l'on a tirés de cette ancienne ville, que l'on conserve dans le cabinet du roi des Deux-Siciles, et qui n'ont aucune perspective, loin d'être exacts à rendre et à faire sentir l'architecture, qui cependant florissoit si bien alors, que tous les monumens de la ville fournissent des preuves, jusque dans les plus petites parties, de son élégance et de sa finesse. Non-seulement ces peintres n'ont point rendu ce qu'ils voyoient, mais, au contraire, ils ont exprimé ces superbes bâtimens de mauvais goût, d'une façon extravagante, alongée et déjà gothique, pour leur accorder au moins l'esprit prophétique. Au reste, tout ce que je viens de dire de la perspective se fait plus sentir dans des sujets qui ne traitent que l'architecture ; mais tous les peintres conviendront que cette même ignorance porte coup sur les plans des tableaux les plus simples.

» Quant au dessin, la façon de dessiner est sèche et ne s'écarte presque jamais de l'idée des belles statues.

» La composition en général est froide, par la même raison qui rend le dessin sec. En effet, une figure n'est pas groupée, quoiqu'elle soit placée avec d'autres, et les statues pensées, en premier lieu, pour être seules, peuvent difficilement entrer, sans aucun changement, dans une composition, quoique la Diane dans le Thésée, et la figure ailée dans le Télèphe, soient plus contrastées et qu'elles aient une sorte de mouvement. Le goût général de la composition tient beaucoup non-seulement des statues, comme je l'ai déjà dit, mais aussi des bas-reliefs : on voit que les auteurs les avoient présens à l'esprit, où ils avoient fait des traces profondes.

» Les demi-teintes sont d'un gris olivâtre, jaunâtre ou roussâtre, et les ombres d'un rouge mêlé de noir.

» Le plus grand nombre des draperies est traité avec de petits plis formés par des étoffes légères et mouillées dans le goût de la sculpture romaine : cependant le tableau de Télèphe présente des draperies plus larges et des plis plus nourris et plus forts. On en peut inférer, avec assez de vraisemblance, que tous les peintres ne suivoient pas la même manière ; et quoiqu'on ne voie rien, dans les peintures d'Herculanum,

qui prouve que ces peintres aient jamais exprimé la diversité des étoffes, ce n'est pas à dire qu'ils aient tous négligé une si grande partie de la vérité dans les actions civiles.

» On peut dire en général que, comme il n'y a point de groupe, il n'y a point aussi de clair-obscur dans les tableaux, et par conséquent point de ce qu'on appelle *harmonie* ou *accord*. Chaque figure a pour ainsi dire sa lumière et son ombre, en sorte qu'elle est comme isolée; aucune ne porte ombre sur l'autre, et les reflets y sont encore moins exprimés. Ce n'est pas tout; les ombres sont également fortes, depuis le haut jusqu'en bas d'une figure, et ne sont jamais rompues, c'est-à-dire qu'elles sont faites avec la même couleur que les demi-teintes, et qu'elles ont seulement un peu moins de blanc. L'art de faire fuir les objets étoit donc en quelque façon inconnu aux peintres d'Herculanum : ils n'avoient d'autre ressource et n'employoient aucun autre art pour faire sentir cette partie si nécessaire, que de tenir les corps qu'ils plaçoient sur les premiers plans, plus forts que ceux qu'ils destinoient au plan plus éloigné.

» Au reste, les tableaux sont faits facilement; la touche en est hardie, et le pinceau en est

manié librement, quelquefois haché, quelquefois fondu ; en un mot, le *faire* en est léger et de la même façon à peu près que nous peignons nos décorations de théâtres, et tout indique une grande pratique dans les ouvrages ; toutes choses qui paroissent le fruit des élémens pris dans une bonne école, où l'on a vu opérer facilement, car la manière en est large, assez grande et de peu d'ouvrage. Il me semble que l'on peut reprocher à ces peintres une grande ignorance dans les détails de la nature ; et voici à quoi j'attribuerois le défaut de ce dernier article. Ce défaut est constamment celui des élèves peu avancés, des maîtres dont la manière est grande; ils marquent peu sensiblement les détails : l'élève foible qui les ignore, croit les imiter, en ne mettant rien du tout, et la même chose arrive, pour les tons de la chair, à ceux dont l'expérience n'est pas consommée. Un peintre qui fait les lumières grandes et les ombres vagues, ne marque qu'imperceptiblement les détails ; ils échappent à l'élève qui se contente d'imiter avec deux ou trois teintes le ton général de son maître.

» Je conclurois donc, par la raison qu'il se trouve quelques figures dont les tons de couleur sont plus variés, comme le jeune Achille

dans le tableau de Chiron; je conclurois, dis-je, que le coloris étoit porté plus près de la vérité par ceux qui jouissoient en Grèce ou à Rome d'une plus grande réputation, que par ceux dont les ouvrages nous sont demeurés dans cette petite ville. Il y a beaucoup de composition de petites figures; non-seulement elles sont en général mieux que les grandes, mais je puis assurer qu'il y en a de très-belles. Ces morceaux sont en camaïeux, ou peints à deux couleurs, et plus ordinairement de couleur de chair sur différens fonds. Ils sont touchés avec esprit; le dessin en est très-correct, et la couleur très-bonne; mais dans les objets de cette petite proportion, et si peu finis, les demi-teintes sont très-peu nécessaires : il suffit que la couleur avec laquelle ils sont touchés soit supportable pour les faire paroître d'un fort bon ton. Les fruits, les fleurs et les vases de verre sont bien rendus et ont de la vérité; mais ils sont foibles de couleur et d'effet. L'imitation de ces corps inanimés n'est pas difficile : elle n'a même de mérite qu'autant qu'elle est portée à un haut degré de perfection. Ceux-ci n'ont point été en ce genre aussi loin que plusieurs modernes, et l'on peut leur reprocher le défaut de leur plan, car la perspective se trouve mal observée, et

le haut de ces vases ne tend point au même horizon que le bas.

» On croira peut-être, après tout ce que je viens de dire, que je veux conclure contre la peinture des anciens : c'est la chose la plus éloignée de mon sentiment ; et comme il m'a paru que les peintures d'Herculanum m'indiquoient les semences de plusieurs grandes parties de l'art qui peuvent avoir été portées par des gens capables au plus haut degré de perfection, j'en infère seulement que les peintres d'Herculanum étoient foibles en comparaison de ceux qui, dans le même temps, brilloient sans doute dans les grandes villes. Je dois encore répondre, avant de finir, à une objection que le bon sens présente, et que tout le monde est à portée de me faire.

» Vous convenez, me dira-t-on, que l'architecture et la sculpture présentent, jusque dans les plus petits morceaux, un goût épuré, ainsi qu'une grande et belle pratique de ces beaux-arts ; comment accorder la médiocrité que vous reprochez en quelque façon aux peintres de cette même ville ? Je puis battre la campagne, et dire que l'architecture et la sculpture étoient plus en honneur à cause du culte des dieux et des idées de la postérité, qu'elles enga-

geoient par conséquent plus de gens à les pratiquer, et que la peinture, qui même étoit moins consacrée à faire le portrait, pouvoit n'être regardée que comme une décoration et un embellissement pour lesquels on apportoit une attention moins délicate[1]. Je laisse cette question à décider à ceux qui sont plus savans que moi, et je me contente de dire que j'ai rapporté avec vérité le sentiment dont j'ai été affecté, que je l'ai appuyé du peu que je puis savoir de l'art, et qu'enfin j'aurois été charmé de voir des peintures anciennes aussi belles que j'ai lieu de me les représenter, c'est-à-dire aussi complètes, en tous les genres, que les belles statues antiques. Je suis bien éloigné, à beaucoup d'égards, de les avoir vues à Herculanum ».

Aux deux lettres que Winckelmann a publiées sur les découvertes d'Herculanum, je me plais

[1] « Chez les Grecs, dit le comte de Caylus, la peinture entroit dans les décorations des temples, des portiques, des tombeaux; mais il me paroît prouvé qu'ils l'ont moins cultivée que les autres arts. Pausanias ne fait mention que de quinze peintres, tandis qu'il distingue cent soixante-neuf sculpteurs ». (*Recueil d'antiquités, tome II, p.* 109.)

à joindre celle qu'il écrivit à un de ses amis en 1764; elle est en entier de sa main et inédite.

Al Reverendissimo Padre il P. Paolo P*ACIAUDI*, *Bibliotecario di S. A. Reale Parma.*

Roma, li 24 marzo 1764.

« CARISSIMO AMICO,

» Eccomi tornato da Napoli ricco di osservazioni fatte sopra le scoperte recenti, e da due anni in quà, particolarmente sopra la scena del teatro d'Ercolano e sopra le abitazioni dissoterrate a Pompei; da quel poco che mi e riuscito di vedere al bujo della scena, Vitruvio e Polluce oscurissimo nel capitolo de' teatri, si spiegano meglio che con tutto lo sfarzo d'erudizioni de' commentatori; si capisce dove erano situate le machine versatili e trigone chiamate κλήματα per cangiar la scena e in che maniera si cambiasse. Queste machine giravano per mezzo di un cardine trovatosi con legno impietrito dentro. Ma vi vorrebbe una dissertazione per mettere tutto questo in chiaro.

» Dagli edifizi Pompeiani appariva evidentemente che le camere non pigliassero lume che per mezzo della porta, e ciò si manifesta in un

palazzetto dentro la città med[a] situata alla gran strada che tira dritto dalla porta scoperta. Questa casa ha il suo cortile lungo di 70 palmi, scoperto ma con un astrico alla vineziana un guide d'intrecci in Mosaico. Non v' è però speranza, che possano trovarvi supellettili o altre cose in questa città nelle cui fabbriche vedonsi levate gía anticamente sino le pitture dalle mura delle stanze, e sino a' cardini delle porte, che giravano dentro una piastra (detta zinna) impiombata nella soglia, e anche questa si trova portata via. Bisogna rapporre che questa città rovinata nel terre moto sotto Nerone restasse mezza abbandonata, ancho prima che ella venivacoperta dal rapillo e dalle ceneri del Vesuvio. Fuori della città sono scoperte due ville; una è stata rinterrata, e non si sa per chè, non mancandovi sito da riporre il terreno scavato. Nell' altra s'è scoperto l'anno passato il Mosaico col nome di Dioscoride Samio, e agli 8 del corrente ho veduto io scoprire nel mezzo del pavimento d'una camera corrispondente all' altra, un Mosaico simile di mole e di lavoro, col nome dell' istesso artefice, il quale rappresenta come il primo, figure comiche intorno a un tavolino.

» WINCKELMANN ».

Nos antiquaires français n'ont point perdu de vue Herculanum : à la séance publique de l'institut, le 15 vendémiaire de l'an X, Villar, secrétaire de la classe de littérature et beaux-arts, a présenté la notice d'un Mémoire de du Theil sur cette ville et sur Pompejes (c'est ainsi que cette dernière est nommée dans le rapport).

« Le nom des deux villes célèbres Herculane et Pompejes, dit-il, a souvent enflammé d'une noble émulation les amateurs de l'art et des monumens antiques. Jusqu'ici on avoit attribué la disparition totale de ces deux cités à la fameuse éruption du Vésuve, qui date de la première année du règne de Titus, et de la soixante-dix-neuvième de l'ère chrétienne. D'après les observations du citoyen du Theil, cette époque n'est guère certaine. La plupart des lecteurs ne s'arrêtent qu'aux événemens les plus frappans. Ils glissent un peu trop sur les détails, et de-là naît cette foule d'erreurs où ils s'exposent à tomber, en parcourant les fastes de l'histoire. Notre collègue a remis sous nos yeux une suite de faits qu'un lecteur, d'ailleurs assez instruit, ne remarqueroit peut-être pas, et qui, réunis sous un seul point de vue, prou-

vent assez clairement que l'éruption, décrite avec tant de feu par Pline le jeune, ne consomma point la perte de ces deux villes.

» En effet, on les voit sortir de leurs ruines sous le règne même de Titus. Elles subsistoient encore sous l'empire d'Adrien, avec un reste de splendeur. Les beaux caractères de l'inscription tracée sur la base de la statue équestre d'un M. Nonius Balbus, fils de Marcus, sont presqu'évidemment de ce temps-là. On les trouve sous le règne des Antonins. Le récit du festin de Trimalchion, dans le roman satirique attribué à T. Petronius Arbiter, nous fournit plusieurs indices sur l'existence de Pompejes et de quelques édifices d'Herculane, sous les derniers de ces princes. Dans le monument géographique connu sous le titre de la *Carte de Peutinger*, lequel est d'une date postérieure au règne de Constantin, c'est-à-dire au commencement du quatrième siècle, Herculane et Pompejes sont encore debout et même habitées: mais dans l'*Itinéraire* dit improprement d'Antonin, on n'a remarqué ni l'une ni l'autre des deux cités; d'où l'on peut conjecturer avec quelque fondement, que la ruine entière d'Herculane et de Pompejes aura eu lieu dans cet intervalle de temps qui sépare la confection de

la *Carte de Peutinger*, d'avec la rédaction de l'*Itinéraire*.

» L'éruption arrivée en 471, causa les plus affreux ravages. S'il faut en croire Marcellin, les cendres que vomit alors le Vésuve, couvrirent toute la face de l'Europe. Elles volèrent jusqu'à Constantinople, où, selon notre chroniqueur, on institua une fête anniversaire en mémoire de cet étrange phénomène. Il est très-probable que les villes d'Herculane et de Pompejes disparurent à cette époque, et qu'il n'en resta plus de vestige sur la surface du globe. Une lettre écrite par Cassiodore, au nom de Théodoric, dont le règne date de 493 à 526, vient à l'appui de cette conjecture. Elle autorise le citoyen du Theil à penser qu'après la fatale éruption de 471, ceux des habitans de Pompejes qui avoient eu le bonheur d'échapper au dernier désastre, se retirèrent à Nole, dans la Campanie, et que ceux d'Herculane qui s'étoient dérobés, comme les premiers, aux fureurs du volcan, se réfugièrent à Naples. Ils y formèrent une espèce de tribu particulière. Le quartier où ils s'établirent, étoit comme isolé des autres portions de la ville.

» Par-là s'explique la dénomination de *Regio Herculanensium* ou *Quartier des Hercula-*

niens, qu'on a remarquée sur plusieurs monumens lapidaires découverts à Naples ; par-là s'expliquent également différentes inscriptions que de savans antiquaires napolitains ont recueillies et publiées. Ces inscriptions nous représentent les Herculaniens formant une espèce de république gouvernée, ou du moins présidée par ses propres magistrats. On ne peut douter qu'elles n'aient appartenu à la ville de Naples. Le style dans lequel elles sont conçues, donne tout lieu de penser qu'elles ont été tracées à peu près dans le moyen âge, du moins bien postérieurement au temps où Herculane fut engloutie par le Vésuve.

» Le citoyen du Theil a consulté, dans les pénibles recherches où son zèle l'avoit entraîné, les plus renommés d'entre les historiens et les philosophes napolitains. Leurs écrits qu'il a eu grand soin de citer, lui ont fourni des renseignemens très-utiles. D'après tous ceux qu'il a puisés dans une source si pure, il paroît certain que, dès la fin du seizième siècle, on avoit entrepris des fouilles à l'endroit où, vers le milieu du siècle dernier, on a découvert les antiquités précieuses du Muséum de Portici. Mais elles furent bientôt interrompues et ensevelies dans l'oubli, quoiqu'elles eussent récompensé les

premiers efforts d'un zèle trop peu constant, et qui n'a pu se réveiller qu'au bout de cent cinquante années ».

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer ces observations que par celles de M. l'abbé Zarillo ; c'est agrandir le domaine littéraire de son pays, que de l'enrichir des productions étrangères.

A Paris, le 15 vendémiaire an 10.

L'Editeur des Lettres de l'abbé BARTHELEMY *sur l'Italie, à M. l'abbé* ZARILLO, *Garde des médailles de la Cour de Naples, et Académicien d'Herculanum.*

« MONSIEUR,

» Tout ce qui traite d'Herculanum, de Portici, de Pompéia, doit vous intéresser plus que tout autre ; les richesses de ces trésors d'antiquités vous appartiennent, pour ainsi dire, si ce n'est comme un bien de famille, du moins comme une acquisition personnelle que vous devez à vos travaux, et à la place honorable que vous avez occupée pendant si long-temps.

» M. l'abbé Barthelemy ne vit Herculanum et Portici qu'en 1756. Depuis cette époque on

a fait des découvertes importantes : je vous adresse les relations qu'il envoya au comte de Caylus, concernant ces antiquités. Dans un aperçu trop rapide, il put lui échapper quelques erreurs, et sur-tout des omissions qu'on doit plutôt attribuer à l'époque de ses observations qu'à ses propres connoissances. Veuillez bien, monsieur, remplir les lacunes et rectifier les passages qui ne vous paroitroient point exacts. M. Barthelemy étoit votre ami et votre correspondant : vos observations, placées à côté des siennes, donneront un nouveau degré d'intérêt à cet ouvrage ; et moi, monsieur, je bénirai toute ma vie l'heureux moment où vous m'avez permis d'abuser de votre amitié, et de présenter au public l'association des lumières de deux savans aussi recommandables par les qualités du cœur que par celles de l'esprit et du génie.

» J'ai l'honneur, etc.

» Sérieys ».

La réponse en italien de M. l'abbé *Zarillo* étant une des pièces de ce recueil les plus importantes, je vais la traduire littéralement en français, et je tâcherai de n'omettre que les choses trop flatteuses qui me concernent.

« Mon ami, je vous remercie, autant qu'il

est en mon pouvoir, de votre lettre du 18 de ce mois, et du plaisir que vous m'avez procuré, en me communiquant, avant leur publication, les lettres de mon ami Barthelemy, où se trouvent des notes précieuses sur le voyage de ce savant antiquaire en Italie. Ce plaisir a été pour moi d'autant plus grand, qu'il m'a rappelé le souvenir d'un homme profond dans les connoissances philologiques et relatives aux antiquités, que j'ai eu l'honneur de recevoir souvent à Naples, et à qui je fis présent de quelques médailles alors inédites, et publiées depuis cette époque par MM. Pellerin, Hunter, Eckell, et par le prince de Torremuzza, telles que les deux grecques d'Alesa de Sicile, avec ces mots: ΑΛΑΙΣΑΣ ΑΡΧ., et une autre étrusque de Nuceria Alfaterne, sur un chien lévrier. Cette médaille, suivant Pellerin qui l'a publiée après le don que j'en avois fait à Barthelemy, avoit été gravée dans un temps auquel on ne connoissoit pas encore la langue grecque : on trouve dans le même idiome beaucoup d'autres médailles de Nuceria Alfaterne.

» Ce qui ne m'a pas moins flatté, c'est que M. Barthelemy, dans ses Lettres, est un de ces français rares qui a rendu justice à la littérature italienne, et qu'il y a bien caractérisé le

mérite de quelques hommes respectables, tels que le chanoine Mazzochi, mon parent et mon maître, monseigneur Bottari, monseigneur Antonelli qui devint par la suite cardinal, le P. Paciaudi, le chanoine Pratillo, le P. Corsini, général des écoles-pies, qui tous ont été mes amis intimes et mes correspondans.

» Mais puisque vous m'avez invité, mon cher ami, à vous déclarer avec sincérité si j'ai trouvé dans ces Lettres quelques passages qui méritent des éclaircissemens, je vous dirai au sujet des détails que M. Barthelemy donne dans sa XIIIe Lettre datée de Rome, le 2 février 1756, sur le nombre des manuscrits, des peintures, des statues, des têtes, des bustes, des vases, des candelabres, que leur nombre s'est augmenté, depuis cette époque, ici du double, là du triple, et, dans plusieurs de ces objets, du quadruple.

» En parlant des tableaux qu'il a considérés, non relativement à l'art, mais par rapport à la littérature, il dit qu'il a trouvé des choses intéressantes, et particulièrement deux tableaux représentant deux sacrifices égyptiens dont il fait parfaitement la description, détaillant exactement les figures, les vêtemens des prêtres et des assistans, les sphinx, les oiseaux *Ibis* et toutes les autres parties de ces tableaux.

Cette description et ce jugement favorables m'ont fait un grand plaisir, les deux tableaux sont expliqués dans le premier volume des peintures d'Herculanum, vers la fin. Je fus spécialement chargé de ce travail lors des premières sessions de l'académie d'Herculanum, et mon amour-propre n'a pas été peu flatté de trouver dans mon ami Barthelemy le même sentiment que le mien.

» Dans la même Lettre (page 82), il parle de la perfection des deux figures équestres de Nonius sur le marbre, et dit que la mieux conservée paroît le disputer au Marc-Aurèle du Capitole. Il ajoute que Guiard lui donnoit la préférence; et moi j'ajoute qu'ils avoient raison. Quand Charles III, roi d'Espagne, partit de Naples, les représentans de cette cité arrêtèrent qu'il lui seroit élevé une statue équestre de bronze sur la place du Saint-Esprit, pour marquer sa reconnoissance des grands bienfaits qu'elle avoit reçus de ce monarque durant son règne paternel. Sous Ferdinand son successeur, on invita les académiciens d'Herculanum à présenter un dessin pour cette statue. Nous examinâmes divers dessins de statues équestres antiques et modernes, qu'on regardoit comme les plus parfaites; de concert avec les meilleurs

artistes, nous jugeâmes que celle de Nonius Balbus l'emportoit sur toutes, et spécialement sur celle de Marc-Aurèle au Capitole, à laquelle on pouvoit reprocher quelques défauts que la nôtre n'avoit point.

» Vers la fin de la page 83, où il parle des divers instrumens de cuisine et d'autres choses découvertes dans les fouilles d'Herculanum, il dit avec raison, qu'à leur simple inspection, il falloit créer un nouveau système, et rejeter dans la classe des choses nécessaires à l'usage de la vie civile presque tous les instrumens que le torrent des antiquaires consacroit au culte des dieux. En effet, on trouva la plupart de ces instrumens dans des lieux consacrés à la cuisine, d'où on les transporta au Musée d'Herculanum à Portici, où l'on construisit une grande salle de cuisine, pour les ranger chacun suivant leur destination.

» MM. du Theil et Biancourt me permettront de leur observer ici, que les quatre urnes de verre, trouvées dernièrement près de la petite ville d'Azai-le-Rideau, sur la rive gauche de l'Indre, auxquelles ils ont donné le nom d'*urnes lacrymatoires*, doivent être mises, suivant l'expression de Barthelemy, dans la classe des ustensiles nécessaires pour les bains. Ce qui

leur fait refuser le nom de *lacrymatoires*, c'est que, dans tous les lieux consacrés aux bains, on a toujours trouvé de ces petites fioles de verre mêlées à d'autres vases pour les parfums, pour l'huile ou autres choses, à l'usage des bains, chez les anciens. C'est donc à cette classe qu'appartiennent ces urnes tout récemment découvertes, et l'on doit renoncer à l'opinion invraisemblable qu'elles aient jamais servi à recueillir les larmes des pleureurs, de la famille, des *prefiches* et de beaucoup d'autres qui accompagnoient les morts au tombeau.

» Page 84, après avoir parlé de divers bijoux en or, il annonce plusieurs bracelets. S'il entend parler de bracelets de grenats, de corail ou d'autres matières avec de petites boucles d'or, il a raison ; sinon, c'est une erreur de mon respectable ami : on n'a trouvé, dans les fouilles d'Herculanum et de Pompéia, de bracelets d'une certaine grandeur, ou tout en or, que ceux qui sont maintenant au Musée national de France, et qu'on découvrit dans la fouille faite à Pompéia, pour le compte de la république française, sous ma direction et par ordre de Championnet, général en chef de l'armée d'Italie. Cette découverte se fit dans une boutique de la principale rue de cette ville. On y trouva aussi

les squelettes de quatre malheureuses dames, qui peut-être s'y étoient réfugiées pour se dérober aux laves et à la pluie de cailloux (*lapilli*) qui couvrirent Pompéia. Elles portoient avec elles tous leurs bijoux, leurs bracelets, leurs boucles d'oreilles, leurs anneaux et le peu qu'elles avoient en monnoie d'or, d'argent et de cuivre. La même boutique renfermoit ces antiquités, qu'on a transportées au Musée de France.

« *Beaucoup de médailles en argent et en bronze*, dit Barthelemy (p. 86), *rien de rare; une ou deux médailles en or communes* ». A cette époque il avoit raison; jusqu'alors il ne s'en étoit point trouvé d'autres, et on n'avoit fouillé qu'une petite partie de la ville d'Herculanum, ainsi qu'il le dit; mais peu de temps après, on découvrit beaucoup de médailles et d'une extrême rareté. En or, outre celles de Vitellius, d'Othon et de Galba, qui sont très-estimées, parmi celles des douze Césars, il suffit de citer le médaillon d'Auguste, encore inédit, que nous publiâmes pour la première fois dans la Préface du second volume des Antiquités d'Herculanum, avec sa forme, son poids, sa figure, sa légende. Quant aux médailles de bronze de première forme, outre plusieurs représentant des allocutions de Galba,

et d'autres avec ces chiffres et cette lettre initiale XL. R. *Quadragesimæ Remissæ*, on en découvrit une avec ces mots : *Hispania Clunia Sulpitia*, qui est bien plus rare que les autres. Sur les médailles de Néron, on trouva des allocutions, des congiaires faits par l'empereur, des Ports d'Ostie ; sur le *Vespasien*, on lisoit : ROMA RESURGES et ADSERTORI LIBERTATIS PUBLICÆ ; et enfin, sur le *Titus*, on remarquoit plusieurs congiaires. Toutes ces médailles ayant été décrites et étant doubles, j'en demandai au Musée d'Herculanum, et j'en obtins avec l'agrément du roi, pour former un supplément d'une seconde suite au Musée Farnésien de Capo-di-Monte, à l'exception de la médaille de Galba, avec ces mots, *Hispania Clunia Sulpitia*, et d'une autre médaille d'Auguste de première forme, avec les têtes de Caius et Lucius au revers, médaille fort rare.

» Dans la Lettre XVIII du 9 mars 1756, où il s'agit d'une aventure que M. Barthelemy appelle un duel avec Nicolo Ciampinelli, lieutenant de grenadiers au régiment de Royal-Naples, au sujet d'une inscription concernant l'amphithéâtre de Capoue, que ce militaire ne lui permit point de copier, il est bon de savoir que cette inscription est le fameux fragment qu'on

trouva près de cet amphithéâtre à Sainte-Marie, où étoit l'ancienne ville de Capoue; et ce fragment, qui est la partie du milieu de l'inscription qui se trouvoit sur la principale porte de l'amphithéâtre, fut le sujet du premier ouvrage du très-savant chanoine Mazzochi, intitulé: *De Amphitheatro Campano.* Il étoit natif de Sainte-Marie de Capoue : d'abord il parvint à compléter l'inscription des deux côtés, et ensuite il composa son ouvrage, où l'on voit les marques de l'antique fragment avec les supplémens de l'auteur; il a pour titre : *Alexii Symmachi Mazzochii, metropolitanæ ecclesiæ Campanæ canonici theologi, in mutilum Campani amphitheatri titulum aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius.* Voici l'inscription, si elle n'est point présente à votre mémoire [1].

IA. FELIX. AV
FECIT
IANVS AV
T. COLVMNAS. AD
IVS. HADRIANV
S. PIVS. DEDICAVI

[1] Nous avons d'abord figuré le fragment, tel qu'il étoit, et nous avons ensuite présenté l'inscription réintégrée en entier. (*Note de l'Éditeur.*)

COLONIA IVLIA. FELIX. AVGVSTA. CAPVA
FECIT
DIVVS. HADRIANVS. AVG. RESTITVI
IMAGINES. ET. COLVMNAS. ADDI. IVSSIT
IMP. CAES. T. AELIVS. HADRIANVS. ANTONINVS
AVGVSTVS. PIVS. DEDICAVIT.

» M. Barthelemy parle, dans sa XXe Lettre, de l'établissement de l'académie d'Herculanum et de seize membres qui la composoient, ayant M. Baïardi à la tête. Il est bon de savoir que le nombre de ces académiciens fut d'abord de quinze, et qu'il se conserva toujours tel, même après le rétablissement de cette académie qui, pendant long-temps, avoit gardé le silence, et dont les membres avoient été réduits à quatre; alors elle n'eut plus à sa tête M. Baïardi : au contraire, elle n'avoit précisément été formée que pour l'écarter et lui interdire l'explication des monumens d'Herculanum.

» Quant au manuscrit de Philodème sur la musique, le chanoine Mazzochi ne donna qu'un extrait de ce manuscrit à la cour de Naples, pour l'intelligence du roi Charles. Les Mémoires sur la ville et les découvertes d'Herculanum, sur

la forme des manuscrits, et sur celui de Philodème, ne furent mis au jour qu'après le rétablissement de l'académie sous le ministère de Caracciolo, avec la Traduction latine et un Supplément aux lacunes du texte grec, en un volume à part, à la suite du IX[e] sur les monumens d'Herculanum, contenant les lampes, les candelabres. Les deux belles Planches concernant le Vésuve, qui devoient précéder ce Supplément, font partie des Planches d'Herculanum, que des Napolitains réfugiés ont présentées au respectable gouvernement français.

» Voilà les foibles observations[1] que j'ai pu faire sur les Lettres que vous m'avez communiquées : au reste, *si quid novisti rectiùs istis, candidus imperti.* Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis avec un inviolable attachement.

» MATHIAS ZARILLO ».

J'aurois pu rapporter ici un extrait de la relation du président de Brosses, au sujet de la découverte des monumens d'Herculanum ;

[1] La réponse de M. Zarillo renferme dans l'original quelques autres détails sur les fausses peintures; ils trouveront leur place plus bas. (*Note de l'Éditeur.*)

elle est d'autant plus piquante, que c'est une des premières, et que le jugement de ce savant académicien a dévancé tout ce qu'on a dit par la suite de plus raisonnable sur ces ruines; mais cette relation a paru, il y a trois ans, dans les Lettres de M. de Brosses sur l'Italie [1].

Le président avoit joui d'un avantage très-rarement accordé aux étrangers : grâce à M. le chevalier Venuti, antiquaire du roi de Naples, il avoit pu parcourir à son aise les diverses antiquités dont il rendit compte dans un Mémoire qu'il envoya à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres. Mais le Mémoire le plus intéressant de cet académicien, du moins à mon avis, c'est celui qu'il adressa à M. de Buffon, sur les causes qui ont fait ensevelir sous les ruines du Vésuve les villes du rivage de la Campanie.

[1] Cet Ouvrage est en trois volumes; on le trouve au dépôt de librairie, rue de la Feuillade, n°. 1, près la place des Victoires.

N°. V.

Voici la notice qui m'a été donnée au moment de l'impression de cet ouvrage par deux Napolitains sur les travaux littéraires de Mazzochi.

« Mazzochi peut être regardé comme un des principaux ornemens littéraires du dix-huitième siècle. Il naquit, vers l'an 1690, de très-bonne famille, et il reçut une éducation proportionnée à son rang. Il profita de ces avantages dès son enfance, tant du côté des lumières de l'esprit que des qualités du cœur, et il en fit, pendant toute sa vie, un usage si utile pour la société, qu'il s'attira l'estime toujours croissante de ses parens, de ses compagnons d'études, et de toutes les classes. Ayant embrassé l'ordre ecclésiastique, il ne tarda pas long-temps à mériter d'être agregé parmi les chanoines de la cathédrale de Capoue. Son mérite éminent le fit ensuite appeler parmi ceux de la capitale à l'archevêché. Son amour pour la tranquillité lui fit refuser des chaires épiscopales qu'on lui offroit.

» Lorsque le bienfaisant Charles III, le Trajan de Naples et de l'Espagne, voulut éta-



1. L'ABBÉ BARTHELEMY-VOYAGE EN ITALIE